

Les ultras.

chaque heure, pour les hommes d'action. Tout critiquer, affaire petite ou grande, bafouer, déplorer, décourager ou énerver la foule par leur propre abattement ou leur attitude désespérée, voilà leur œuvre! Si telle était l'atonie chez les faibles, chez les *ultras* l'exaltation¹ débordait. Ici, on professait hautement qu'avant de parler de paix, il fallait qu'on apportât la tête de César². Les tentatives essayées par César jusqu'à ce moment extrême et à tant de reprises, on les repoussait sans y vouloir regarder : on en profitait toutefois pour attenter perfidement à la vie de ses envoyés. Que les Césariens déclarés jouassent le gros enjeu de leurs corps et de leurs biens, cela se comprend : mais aux gens restés neutres, absolument ou à demi, on ne faisait pas meilleure part³. Lucius Domitius, le héros de Corfinium, ouvrit sérieusement, en plein conseil de guerre, la proposition suivante : « Les Sénateurs, combattant dans les légions » de Pompée, feront passer par les votes tous ceux qui » sont demeurés neutres, et tous ceux qui, ayant émigré, » n'ont point rejoint l'armée : selon les cas, ces hommes » seront ou acquittés, ou condamnés soit à l'amende, soit » à la mort avec confiscation. ⁴ » Un autre se levant un

¹ [M. Mommsen dit par antithèse « l'hypertonie en pleine fleur. » Nous n'avons pu traduire mot à mot.]

² [C'est le mot de Labiénus, rompant les conférences sur l'Apsos, entre Vatinius et Varron. *B. c.* 3, 19... « nam nobis nisi Cæsaris capite relato pax esse nulla potest. »]

³ [*B. c.* 1, 33.]

⁴ [Et Lucius Domitius in consilio dixit placere sibi bello confecto ternas tabellas dari ad iudicandum iis, qui ordinis essent senatorii belloque uno cum ipsis interfuisent, sententiasque de singulis ferrent qui Romæ remansissent, quique intra præsidia Pompeii fuissent, neque operam in re militari præstitissent : unam fore tabellam qui liberandos omni periculo censerent : alteram qui capitis damnarent ; tertiam qui pecunia multarent. (*B. c.* 3, 83. — Cic. *ad Att.* 11, 6. — Suet. *Nero*, 2). — Et toutes ces propositions follement cruelles émanaient d'hommes qui se disputaient par tous les moyens les simulacres des honneurs républicains. A Domitius, il fallait le pontificat, et il avait pour rivaux Lentulus et Scipion, le beau-père de Pompée. Il appelait Cicéron, son ancien ami, « un lâche », mais celui-ci redoutait la victoire des Pompéiens plus que celle de César : « Je ne me repens pas de m'être tenu à l'écart de l'armée : toutes ces

jour¹, accusa en forme, devant Pompée, Lucius Afranius. Ayant mal défendu l'Espagne contre César, Afranius était coupable de corruption et de trahison. Chez ces républicains bon teint² l'idée politique revêtait le caractère d'un dogme religieux : contre les tièdes du parti, contre Pompée lui-même et son entourage, ils nourrissaient plus de colère encore, s'il était possible, que contre leurs adversaires déclarés : ils les haïssaient de cette stupide haine fréquente chez les théologiens ultra-orthodoxes : enfin, dans ces querelles innombrables, amères, qui divisaient en groupes hostiles et le Sénat et l'armée des émigrés, ils étaient à la fois les instigateurs et les coupables. Et ils ne s'en tenaient point aux mots. Marcus Bibulus, Titus Labiénus et ceux de leur coterie, joignant la pratique à la théorie, massacraient en masse tous les officiers et soldats de César qui leur tombaient dans les mains, cruautés qui n'étaient rien moins que faites, on le comprend, pour ôter aux Césariens leur énergie sous les armes. Si, pendant que César était hors d'Italie, la contre-révolution constitutionnelle n'y leva jamais son drapeau, alors pourtant que l'élément contre-révolutionnaire y était en force (p. 256), la cause en est, selon le dire même des ennemis plus clairvoyants de César, dans l'inquiétude générale et profonde que suscitaient ces Républicains extrêmes, prêts à lâcher bride à leurs fureurs au lendemain d'une restauration. Les honnêtes gens du camp de Pompée étaient au désespoir en face de pareilles folies. Pompée, brave soldat de sa personne, épargnait les captifs, quand il osait et pouvait : mais pusillanime qu'il était, et se sentant dans une

» cruautés, toutes ces alliances avec les nations barbares, la proscription préparée, non contre tels et tels, mais en masse ! J'ajoute que tous l'avaient décidé, vos biens étaient la proie de leur victoire : je dis vos biens, etc. » (*ad Att.* 11, 6).]

¹ [*Acutius Rufus*, un inconnu (*B. c.* 3, 83. — Plut. *Pomp.* 67. *Cæs.* 41).]

² [Le texte dit « teints en laine (*in der Wolle gefärbten*). »]

situation fausse, il ne savait point faire œuvre de général en chef, et empêcher ou punir de telles abominations. Un seul homme lutta avec une énergie meilleure, Marcus Caton. Lui, du moins, il entra dans le champ avec la droiture de ses mœurs ; et grâce à ses efforts, le Sénat des émigrés, par décret exprès, interdit le pillage des villes sujettes, et la mise à mort des citoyens ailleurs que dans la mêlée des combats¹. Ainsi encore pensait le vaillant Marcus Marcellus. A la vérité, mieux que personne ils savaient combien, dans la soi-disant mission de salut qu'ils s'arrogent, les partis excessifs vont jusqu'au bout de la route, en dépit même de tous les sénatus-consultes du monde. Que si, à l'heure encore où la prudence eût conseillé la modération, la fureur des *ultras* ne se laissait déjà plus contenir, pouvait-on, après la victoire, s'attendre à autre chose qu'à un régime de terreur tel qu'il eût fait reculer Marius et Sylla ? Et l'on se rend compte du sentiment qui fit dire à Caton que le triomphe des siens l'effrayait plus que leur défaite.

Préparatifs
militaires.

49 av. J.-C.

La direction des préparatifs militaires, dans le camp de Macédoine, appartenait au général en chef. Difficile et entourée d'entraves qu'elle était par elle-même, la situation de Pompée n'avait fait qu'empirer après les événements malheureux de l'an 705. Aux yeux du parti, la faute en revenait principalement à lui : mais le parti jugeait mal, à beaucoup d'égards. L'issue malheureuse de bien des combats était due, sans nul doute, à l'ineptie, au défaut d'autorité des lieutenants, de Lentulus et de Domitius entre autres. Du jour où Pompée avait pris le commandement en personne, il avait habilement et bravement conduit l'armée : tout au moins avait-il sauvé du naufrage des forces considérables. C'était se montrer injuste que de lui reprocher de n'être point égal à César, en qui tout le monde aujourd'hui reconnaissait un génie

¹ [Plut. Pomp. 65, et Cat. min. 53.]

supérieur. Quoi qu'il en soit, le succès seul en décidait. Ayant foi naguère en Pompée, les constitutionnels avaient rompu avec César : aujourd'hui les suites déplorables de la rupture retombaient sur l'homme de leur choix. Non qu'ils songeassent à donner le commandement à un autre (chez les autres chefs on n'eût trouvé qu'incapacité notoire), mais la confiance dans le général en chef était comme paralysée désormais. Aux douleurs des défaites subies venaient s'ajouter les funestes effets de l'émigration. Parmi les fugitifs affluant au camp, on comptait beaucoup d'excellents soldats, beaucoup d'officiers capables, notamment ceux de l'ancienne armée d'Espagne : mais le nombre était petit de ceux qui venaient pour servir et se battre : ils disparaissaient perdus dans la foule énorme, effrayante, des généraux de salon qui se disaient *Proconsuls*, *Imperators*, au même droit que Pompée, et des élégants du beau monde, jetés plus ou moins à contre-cœur dans la vie militaire active. Ils avaient apporté au camp les habitudes de la capitale, chose fâcheuse pour l'armée : leurs tentes se changeaient en aimables cabinets de verdure, au sol recouvert de frais gazons, aux parois garnies de lierre : la vaisselle d'argent chargeait leurs tables où, dès le jour levant, circulaient les coupes. Quel contraste entre ces guerriers parfumés et les rudes « grognards » nourris d'un pain grossier à faire peur à leurs adversaires, quand encore à défaut de pain, ils ne vivaient pas de racines, et jurant qu'ils mâcheraient l'écorce des arbres, avant de céder d'une semelle¹. Tenu déjà à toutes sortes d'égards nécessaires envers d'autres magistrats ses collègues, envers tout un corps mal affectionné à sa personne, Pompée se sentait les bras liés, et ce fut bien pis encore, quand il les vit se réunir jusque dans son prétoire, pour ainsi dire et dans de longues séances épancher les âcres

¹ [B. c. 3, 96, 49.]

venins que l'émigration fomenté. Ajouterai-je qu'il n'était ni assez haut d'intelligence, ni de cœur assez ferme pour surmonter l'obstacle? Il allait comme toujours, lent, embarrassé, caché. M. Caton, sans doute, avait une autorité morale suffisante, et en cas qu'on requit son assistance, son bon vouloir était de même assuré. Mais loin de l'appeler à l'aide, Pompée, méfiant et jaloux, le tenait à l'arrière-plan : dans la question si importante du commandement en chef de la flotte, il lui avait préféré Bibulus, l'homme incapable, à tous les points de vue. Ainsi, en tout ce qui tient à la politique, autant d'actes, autant de fautes, fautes conformes à son génie; et sous sa main, les choses, en mauvaise voie déjà, s'en allaient de mal en pis. Ailleurs pourtant, il fit preuve d'un louable zèle, et quand il s'agit de l'organisation des forces militaires, disséminées mais nombreuses, des constitutionnels, il se montra à la hauteur de sa tâche.

Les légions
pompéiennes.

Le noyau de son armée consistait dans les troupes amenées d'Italie : grossies des soldats de César capturés en Illyrie, et des Romains résidant en Grèce, elles formaient cinq légions. Il lui en vint trois autres d'Orient, les deux légions de Syrie, formées des débris de l'armée de Crassus, et une troisième comprenant les deux faibles légions de la station cilicienne fondues dans ses cadres. Nul inconvénient au rappel de ces corps. Les Pompéiens alors étaient en bonne intelligence avec les Parthes ; et l'on aurait pu même en venir à l'alliance formelle, si Pompée n'avait point, à contre-cœur peut-être, refusé d'en payer le prix demandé, à savoir, la rétrocession de la province de Syrie, jadis annexée par lui à l'Empire (VI, p. 28)¹. César, de son côté, avait voulu envoyer

¹ [Cæs. B. civ. 3, 82. — Dion Cass. 12, 55. — Pompée avait dépêché à Orodès *Lucilius Hirrus*, demandant l'alliance et des secours : et celui-ci ne voulant pas consentir à l'abandon de la Syrie, le Parthe l'avait jeté en prison.]

deux de ses légions en Syrie, pour y reconduire le prince Aristobule, qu'il avait trouvé captif dans Rome, et pour soulever de nouveau les Juifs¹. Mais diverses causes, et surtout la mort d'Aristobule, firent échouer son projet. La Crète et la Macédoine fournirent un certain nombre de vieux soldats, fixés dans ces pays : ils formèrent une légion : les Romains d'Asie-Mineure en fournirent deux autres. A ces onze légions pompéiennes se joignirent 2,000 volontaires, débris des vieilles troupes d'Espagne ou provenant d'ailleurs, et enfin les contingents des pays sujets. Comme César, Pompée n'avait pas jugé utile de demander à ceux-ci de l'infanterie : seulement, il confia la garde des côtes aux milices épirotes, étoliennes et thraciennes : de plus, 3,000 sagittaires grecs et asiatiques, et 4,200 frondeurs étaient arrivés en troupes légères auxiliaires. — Pour ce qui est de la cavalerie, à l'exception de la jeune aristocratie romaine, sorte de garde noble plus nombreuse que solide, et des esclaves-pasteurs d'Apulie, que Pompée avait mis à cheval (p. 240), elle était exclusivement formée des contingents des sujets et clients de Rome. Elle avait pour noyau des bandes celtiques, les unes tirées de la garnison d'Alexandrie (VI, p. 343), les autres fournies par le roi *Déjotarus*, venu en personne à leur tête, malgré son grand âge, ou par la plupart des dynastes galates. D'autres corps s'y joignirent : les cheveau-légers excellents de la Thrace, conduits en partie par leurs princes *Sadala* et *Rhaskyporis*, en partie levés par Pompée lui-même dans la province de Macédoine, le contingent équestre de la Cappadoce, les archers montés

La cavalerie.

¹ [V. VI, p. 291 et s. — Echappé de Rome, où, une première fois, Pompée l'avait conduit prisonnier (691), Aristobule était rentré en Judée. Là, Gabinius l'avait assiégé et pris (697) dans *Machærus de Pérée* (au nord de la Mer-Morte — VI, p. 399). Renvoyé à Rome, César le relâche, et va le réexpédier en Orient, quand il périt, traîtreusement empoisonné dans Rome par quelque partisan de Pompée (Joseph. *Bell. Jud.* 1, 9. — Dion Cass. 12, 38). — Tout cet épisode est raconté avec détails dans la savante histoire d'Hérode de M. de Saulcy. Paris, 1867, première partie.]

63 av. J.-C.
67.

[*hippotoxotæ*] envoyés par Antiochus, roi de Commagène, une troupe d'Arméniens, d'en deçà de l'Euphrate, sous *Taxile*, une autre d'Arméniens, d'au delà du même fleuve, sous *Mégabatès*, et enfin un escadron des Numides du roi Juba : le tout, faisant 7,000 chevaux¹.

¹ [Presque tous ces détails sont fournis par César (*B. c.* 3, 3-5. *App. B. c.* 2, 70 : *Vellei.* 2, 51, et d'autres le complètent). Déjà, M. Mommsen a dit l'ascendant tout puissant de Pompée parmi les Orientaux : pour n'être point tout à fait injuste envers lui, il faut reconnaître que son mouvement d'Italie en Grèce avait eu lieu sous l'inspiration d'un double motif politique et militaire. Politiquement, Pompée, champion apparent des constitutionnels, ne travaillait en réalité que pour lui-même. La cause républicaine lui était indifférente : il voulait être un *Sylla*, mais pour régner (*mirandum in modum Gnaeus noster Sullani regni similitudinem concupivit* (*ad Att.* 8, 3). — *Sullaturit ejus animus et proscripturit diu* (*ad Att.* 9, 10). Il ne dissimulait guère sa pensée. De là, son stationnement en Macédoine. Il y appelait les forces de l'Orient, et ne songeait à repasser en Italie que quand, ayant terrassé César, il pourrait rentrer dans Rome en maître et monarque absolu. — Militairement, les soldats des Orientaux et leurs flottes lui appartenaient à lui seul, et au besoin, il comptait les pouvoir tourner aussi bien contre ses amis que contre son adversaire (V. sur ce point, les très-justes observations de Merivale : *hist. of the Rom. under the Empire* (*hist. des Rom. sous l'empire*) 2, p. 159 et s.). — Quant aux dynastes auxiliaires, nous n'avons que quelques mots à en dire.

Dejotarus nous est bien connu. — Tétrarque en Galatie, il avait aidé Pompée contre Mithridate, ainsi qu'il a été raconté (VI, p. 298). Il avait de même offert ses services à Cicéron, lorsque celui-ci, proconsul en Cilicie (703), manœuvrait contre les Parthes, menaçant la Cappadoce (*Cic. Phil.* 11, 13. *ad fam.* 8, 10). A Pharsale, il fuit avec Pompée. Mais plus tard, quand César vient en Asie, il le reçoit et fait sa soumission. César lui laisse son titre, mais lui ôte une portion de ses états (*B. Alex.* 67, 70. — *Cic. pro Dejot.* 13. — *Dio Cass.* 12, 63). En 709, il est accusé par *Castor*, son gendre, à ce que l'on croit, d'avoir médité, entre autres crimes, l'assassinat du vainqueur de Pharsale, lorsqu'il lui donnait l'hospitalité. Cicéron le défend, dans la maison même de César, à Rome. Nous avons son plaidoyer (*pro Dejot.*). A la mort de César, des émissaires de *Déjotarus* obtiennent d'Antoine, à deniers comptants, la restitution des territoires confisqués. Mais déjà le roi s'est remis en possession. Plus tard, il donne aide à Brutus. — *Déjotarus*, malgré les louanges de Cicéron, n'est pas autre chose qu'un sultan d'Asie, perfide, lâche et cruel, une sorte de Mithridate en petit. Il avait fait mourir tous ses enfants (*Plut. de Stoic. repugn.* 32), sauf un seul, *Dejotarus II*, qui lui succède en 712, et trahit Antoine à Actium.]

Sadala ou *Sadales*, fils de *Cotys*, roi thracique. César lui pardonna après Pharsale. Il succède à son père et meurt, léguant son royaume à Rome (702).

Rhaseypolis ou *Rhaskyporos*, chef de clan sur la côte nord de la Propontide. Dans la campagne de Philippe, il amènera à Cassius

La flotte n'était pas moins nombreuse. On y voyait les vaisseaux romains amenés de Brindes ou construits plus tard, ceux des rois d'Égypte, des princes de la Colchide, du dynaste cilicien *Tarchondimotos* (VI, p. 299)¹, des villes de Tyr, de Rhodes, d'Athènes, de Coreyre, et surtout de toutes les villes maritimes grecques et asiatiques. Elle comptait 500 voiles, dont les navires romains faisaient le cinquième. D'immenses approvisionnements en armes, munitions et vivres étaient entassés dans *Dyrrachium*. La caisse de l'armée était pleine. Les Pompéiens étaient maîtres des principales sources du revenu public, mettant à profit les richesses des princes clients, des plus illustres Sénateurs, des Publicains, et puisant dans les coffres de tous les citoyens romains qui résidaient en Orient. Afrique, Égypte, Macédoine, Grèce, Asie Occidentale et Syrie, partout où s'étendaient l'autorité du gouvernement légitime de Rome, et le crédit tant vanté de Pompée sur les rois et les peuples clients, la République constitutionnelle mettait tout à contribution pour sa défense. Enfin, en Italie, il n'y avait aucune exagération à dire que Pompée armait contre la Rome de

La flotte.

3,000 chevaux, tandis que son frère *Rhaseus* servira comme auxiliaire auprès des triumvirs. Grâce à ce jeu de bascule (*App. B. c.* 103-106), le vaincu sera sauvé par le vainqueur.

Ariobarzane avait amené les 500 cavaliers du contingent de Cappadoce. Il était le petit-fils du roi *Ariobarzane Philoromæus*, qui lutta contre Mithridate (VI, pp. 194, 213) : il portait lui-même les surnoms d'*Eusèbès* et *Philoromæus* (*Cic. ad fam.* 15, 2). Il devait de fortes sommes à Pompée et à M. Brutus (*ad Att.* 6, 1-3). César lui pardonna et le protégea contre Pharnace (*B. Alex.* 34 et s). Cassius le fit tuer, parce qu'il complotait (702) contre lui en Asie (*Dio Cass.* 46, 33. — *App. B. civ.* 4, 63).

42 av. J.-C.

Antiochus I, roi de Commagène (VI, p. 298). — En 716, Antoine tentera de le renverser pour s'emparer de ses trésors, mais n'ayant pu prendre Samosate, sa capitale, il fera sa paix avec lui (*Plut. Ant.* 34. *Dio Cass.* 49, 20-22). On ne sait rien de plus de lui.

38.

De l'arménien *Taxile*, on ne connaît que la mention (*App.* 2, 71), du secours qu'il amène à Pompée. Il en faut dire autant de *Mégabatès*. César ne les nomme même pas.]

¹ [*Tarchondimotos*, roi de Cilicie (ainsi l'écrivent les médailles), le *Tarcondarius Castor* de César (*B. civ.* 3, 4), le *Tarcondimatus* de Cicéron (*ad Att.* 15, 1), le *Castor Sacondarios* de Strabon (12, 568), gendre de *Déjotarus* (v. la n. qui précède). César lui pardonna. Tué en 723, dans un combat naval contre Agrippa.]

31.

César, les Gètes, les Colchidiens et les Arméniens¹, ou à lui donner au camp le titre de « roi des rois »². — Somme toute, il commandait à une armée de 7,000 cavaliers et de onze légions, dont cinq parfaitement aguerries, et enfin à une flotte de 500 vaisseaux. Chez le soldat, bien payé, bien traité par ses soins, ayant la promesse, en cas de victoire, de largesses infinies, l'esprit était bon généralement, souvent même et parmi les plus valeureux corps, excellent. Pourtant, une grande partie de l'armée ne se composait que de recrues à former et exercer. Si activement qu'on s'en occupât, c'était là une œuvre de temps. Somme toute, une masse bariolée peut-être, mais dans l'ensemble imposante.

Les Pompéiens
massés sur la côte
d'Épire.

49 av. J.-C.

48.

Dans l'intention de Pompée, la flotte et l'armée devaient se tenir le long de la côte et dans les eaux d'Épire, massées et reliées ensemble pendant tout l'hiver (705-706). Déjà, Bibulus, son amiral, avait gagné son nouveau poste de Corcyre, avec 110 vaisseaux. Mais l'armée de terre, qui, pendant l'été, avait stationné à *Berrhoea*, sur l'Haliacmon³, restait encore en arrière : elle se mouvait lentement sur la grande voie [*Egnatienne*] qui va de Thessalonique à la côte occidentale et à Dyrrachium, ses futurs quartiers ; et quant aux deux légions que Métellus Scipion amenait de Syrie, elles hivernaient en Asie-Mineure, à Pergame, attendant la venue du printemps. C'était en prendre bien à son aise. Les ports de l'Épire, au premier moment, n'avaient, pour se défendre, outre la flotte, que les milices locales, et les quelques levées faites dans les pays voisins.

Ainsi l'on s'explique comment César, ayant eu sur les

¹ [*Ad Att.* 9, 10... *me... Getarum et Armentiorum et Colchorum copias ad eam adducere.* —

..... *civilia bella*

Non bene barbaricis unquam commissa catervis.

Lucan. 7, 526.]

² [Lucan. 3, 284, et *passim.* — Domitius Ahenobarbus l'appelait Agamemnon et Roi des rois (Plut. Pomp. 67. App. B. c. 2, 67.)

³ [*Verria*, sur les pentes est de l'Olympe (Leake, *Northern Greece*, 3, p. 291).]

bras dans l'intervalle la rude guerre espagnole, arrivait encore à temps pour prendre l'offensive. Lui, du moins, il ne perd pas une heure. Il avait, de longue main, préparé ses transports et réuni des navires de guerre à Brindes. Aussitôt la capitulation de l'armée d'Espagne et de Massalie, ses plus solides troupes, devenues disponibles, furent dirigées vers ce point. Il avait demandé à ses hommes des efforts inouis. Aussi, les fatigues, bien plus que les combats, avaient diminué leurs rangs. L'une de ses quatre plus vieilles légions, la neuvième, passant par Plaisance, s'était laissée aller à la mutinerie, dangereux symptôme de l'état des esprits dans son armée : à force de présence d'esprit, d'énergie et d'autorité, il comprima le mal¹, et rien ne s'opposait plus à leur départ. Mais, de même qu'en mars précédent, il n'avait pu poursuivre Pompée, de même, le petit nombre de ses navires paralysait aujourd'hui l'expédition projetée. Les vaisseaux commandés dans les arsenaux des Gaules, de Sicile et d'Italie n'étaient pas prêts encore, ou n'étaient point arrivés à Brindes : l'escadre de l'Adriatique avait péri, l'année d'avant, dans les eaux de Curicta (p. 284) : il n'avait sous la main que 12 vaisseaux de guerre, et quelques navires de charge, à peine en nombre suffisant pour recevoir et transporter en Grèce le tiers de son armée, qui comptait alors 12 légions et 10,000 chevaux. L'ennemi avec ses nombreuses flottes commandait toute

César marche
à Pompée.

¹ [Suétone (*J. Cæs.* 69) affirme qu'il n'y eut jamais de sédition parmi les troupes de César au cours de la guerre des Gaules, mais qu'au contraire plusieurs mutineries se manifestèrent au cours de la guerre civile : à Plaisance, César aurait licencié ignominieusement la IX^e ; puis cédant aux supplications de ses soldats, il leur aurait pardonné, non sans faire un exemple sur quelques coupables. — App. B. c. 4, 47-48. — N'est-ce point là que cessant de les appeler soldats ou camarades, il les aurait ramenés au devoir, en les interpellant du seul mot de *quirites* (citoyens) (Luc. 5, 237-273, où tout cet incident est poétiquement délayé :

..... *Discedite castris :*

Tradite nostra viris, ignavi, signa, Quirites!

— V. aussi Dio Cass. 42, 53)?]

l'Adriatique, tous les ports et les îles de la côte orientale. On se demande, les choses étant ainsi, pourquoi César, au lieu de la voie de mer, n'avait pas pris celle de terre par l'Illyrie¹ : il évitait par là tous les dangers qui le menaçaient du chef de l'amiral ennemi, et pour ses troupes, revenant la plupart des Gaules, le chemin eût été plus court que le détour par Brundisium. Sans doute, l'Illyrie était affreusement rude et pauvre : mais, combien d'armées ne l'ont pas traversée peu après ! Et puis, était-ce là un obstacle qui dût paraître invincible au conquérant des Gaules ? Sans doute, j'imagine, César a pu craindre que, pendant qu'il s'avancerait péniblement en contournant le fond de l'Adriatique, Pompée ne se jetât avec toutes ses forces de l'autre côté de la mer, et renversant les rôles, n'allât occuper l'Italie, pendant que son adversaire s'enfonçait en Macédoine. Mais, chez Pompée, l'homme lent par excellence, un mouvement si brusque, un tel coup d'audace était-il bien à prévoir ?² Peut-être qu'en prenant son parti, César avait espéré pouvoir réunir à temps une flotte respectable : peut-être aussi ne connut-il le véritable état des choses qu'à son retour d'Espagne, alors qu'il était trop tard pour modifier ses plans. Peut-être enfin (très-vraisemblablement, devrait-on dire, quand l'on songe à son génie plein d'ardeur et de rapide décision), qu'il céda, ce jour-là, à l'irrésistible tentation qui s'offrait de se jeter soudain, témérairement même, à la traverse du dessein de Pompée, et d'occuper à l'improviste la côte de l'Épire, où, sous

¹ [« Il semble qu'il eût mieux fait de les diriger (ses légions) par l'Illyrie et la Dalmatie sur la Macédoine. De Plaisance, point d'intersection des deux routes, la distance est égale pour arriver en Épire. Son armée y serait arrivée réunie : il n'aurait point eu à passer la mer, obstacle si important, et qui faillit lui être si funeste... » Napoléon 1. *Précis*... ch. XI, obs. 1, 2.]

² [On y avait cru pourtant : on lui prêtait un grand dessein à la Thémistocle (*consilium Themistocleum*). Maître de la mer, on est maître partout. Et Cicéron d'ajouter : « *Navigabit igitur, quum erit tempus, maximis classibus, et ad Italiam accedet* (ad *Att.* 10, 8).]

peu, l'ennemi voulait se porter en masse. Quoi qu'il en soit, le 4 janvier 706¹, César mit à la voile avec six légions, fort affaiblies [*infrequentiores*] par l'excès des fatigues et des maladies, et avec 600 cavaliers². On fit route droit sur la côte d'Épire. C'était le pendant de l'imprudente descente en Bretagne. Ce nouveau dé jeté, le coup fut d'abord heureux. On atterrit sous les roches Acrocéraiennes (ou de *Chimara*)³, dans la rade infrequentée de *Paleassa* (*Paljassa* aujourd'hui). Les Pompéiens avaient vu passer la flottille, et d'Oricum (baie d'*Avlona*), où ils avaient 48 vaisseaux à l'ancre, et aussi du quartier général de la flotte, à Coreyre. A Oricum, on se crut trop faible : à Coreyre, on n'était point prêt à mettre à la voile. Le premier convoi s'effectua sans empêchement, et les troupes débarquèrent. Pendant que ses navires se remettaient en mer pour aller prendre un second chargement, César franchit le soir même les Monts Acrocéraiens. Ses succès, au début, furent grands, aussi grands que la surprise de l'ennemi. Nulle part les milices épirotes ne font résistance : les places maritimes importantes d'Oricum (*Eriko*) et d'Apollonie [à l'embouchure de l'*Aoiis*, aujourd'hui la *Vojussa*], une foule d'autres localités de la côte se soumettent ; et *Dyrrachium* (*Durazzo*), la principale place d'armes des Pompéiens, Dyrrachium, remplie de munitions de toutes sortes, court les plus grands dangers, avec sa faible garnison.

Mais la suite de la campagne ne répondit point à ses débuts éclatants. Bibulus, coupable de négligence à la première heure, redoubla d'efforts et répara ses fautes en partie. Capturant d'abord trente transports environ qui

¹ Le 5 novembre 705, selon le calendrier rectifié.

² [*B. c.* 3, 2.]

³ [César dit « *terram Germiniorum* » (*B. c.* 3, 6). On croit généralement à une leçon fautive des manuscrits. Non loin de là était la localité appelée *Chimæra*, dont le nom s'est conservé jusqu'à ce jour.]

48 av. J.-C.

César aborde en Épire.

Premiers succès.

César coupé de l'Italie.

49.

s'en retournaient à Brindes, il les fit tous brûler, corps, biens et équipages : puis, il établit sur toute la côte, de l'île *Sason* (*Saseno*) à Corcyre, la surveillance la plus étroite, malgré la rigueur de la saison, malgré la difficulté du ravitaillement de ses croiseurs, auxquels il fallait tout apporter de Corcyre, jusqu'au bois et à l'eau. Il mourut bientôt, épuisé par tant de fatigues inaccoutumées¹. Libo, son successeur, parvint à bloquer quelque temps le port de Brindes, jusqu'à ce qu'enfin le manque d'eau le chassât lui-même de l'îlot placé au débouché du port, où il s'était posté. Impossible aux officiers de César de lui amener le second corps d'armée². Quant à lui, il n'avait pas pu s'emparer de Dyrrachium. Les messagers de paix qu'il avait envoyés à Pompée avaient appris à celui-ci les préparatifs de son adversaire, et sa descente prochaine sur la côte de l'Épire³. Accourant à marches forcées, il avait pu se jeter encore à temps dans l'importante place d'armes. La position de César devenait critique. Quoiqu'il s'étendit en Épire aussi loin que le lui permettait l'exiguité de ses forces, ses subsistances n'étaient ni faciles ni assurées, pendant que les Pompéiens, en possession des magasins de Dyrrachium et maîtres de la mer, avaient toutes choses en abondance. A la tête de quelque 20,000 au plus, comment offrir le combat à une armée du double supérieure? César dut s'estimer heureux d'avoir affaire à un antagoniste méthodique, comme était Pompée. Celui-ci, au lieu d'en venir aux mains sans tarder, avait planté son camp d'hiver sur la rive droite de l'*Apsos* [*Beratino*], entre Dyrrachium et Apollonie. Là, ayant César en face de lui sur la rive gauche, il attendait le printemps, comptant l'écraser alors sous le poids irrésistible de ses forces, augmentées

¹ [B. c. 3, 7-8, et 18.]

² [B. c. 3, 23-24.]

³ [César fit de nouveau plusieurs tentatives de paix. — B. c. 3: 10, 11, 19.]

des légions qui arrivaient de Pergame. Les mois se passaient. S'il laissait la belle saison s'ouvrir, s'il recevait enfin les puissants renforts attendus, et retrouvait le libre usage de sa flotte, la position de César n'ayant point changé, celui-ci semblait voué à la destruction, emprisonné qu'il était avec sa petite armée dans les rochers de l'Épire, entre les innombrables navires de l'ennemi, et sa grosse armée de terre. Déjà l'hiver tirait à sa fin. On n'avait plus d'espoir que dans les transports: comment, sans témérité folle, tenter de forcer les lignes du blocus, soit les armes à la main, soit à l'aide de la ruse? Et pourtant, après l'audace inouïe du premier débarquement, une seconde et pareille audace était devenue nécessité. César, mieux que personne, sentait quel jeu désespéré il jouait. Un jour, dit-on, il voulut, impatient des retards de sa flotte, retraverser la mer, tout seul, dans une barque de pêcheur, et s'en aller chercher son monde à Brindes. Entreprise insensée, qu'il aurait abandonnée faute d'un nautonnier!¹

Quoi qu'il en soit, il n'était pas besoin qu'il se montrât en Italie. Le fidèle lieutenant qu'il y avait laissé, Marc Antoine, n'hésita pas à dégager et sauver son chef à tout prix. Les transports quittèrent une seconde fois le port de Brindes, portant 4 légions, 800 cavaliers, et par une heureuse fortune, fuyant devant un vent violent du sud, elles défilèrent devant les galères de Libon. Mais, en même temps qu'il protégeait l'escadre, le vent l'empêchait d'aborder, comme elle en avait l'ordre, sur la côte d'Apollonie: elle passa en vue des camps de César et de Pompée, et gouverna, au nord de Dyrrachium, sur

Antoine arrive en Épire.

¹ [Plut. *Cæs.* 38. — Dio Cass. 41, 46. — App. *B. c.* 2, 57. — Lucan. 5, 500-677. — Flor. 4, 3. — Après avoir avec peine franchi la barre de l'*Apsos*, voyant le nautonnier épuisé de fatigue, et effrayé par les vagues et la tempête — « *Que crains-tu,* » lui aurait-il dit: « *tu portes César et sa fortune!* » — Je crois à la tentative téméraire: je ne crois pas au mot. Il sent son rhéteur. Bon gré malgré, il fallut bientôt revenir à la côte.]